

NMS Arkiv, Gen.Sekr. Boks 140B, legg 19

Le 15.04.1898. Sirabe.

Au Conseil de direction de la Mission Norvégienne, Stavanger.

Chers frères!

Il est bien connu que le travail à Madagascar a subi une époque de détresse considérable. Je n'oublierai jamais la nuit qui a précédé l'attaque de Sirabe. Je l'ai passé sur la véranda, d'où j'ai vu des colonnes de feu flamber l'une après l'autre dans la nuit. C'étaient nos églises qui brûlaient. Mes pensées s'attardaient sur l'époque où mon ami et collègue, frère Rosaas, se trouvait parmi la population de Sirabe et leur annonçait le message du vrai Dieu. Nul ne comprendra, qui ne s'y est essayé lui-même, quel travail et quel effort, quelle patience et quelle persévérance comporte la tâche de dresser une église là où se trouvaient des idoles. Plusieurs missionnaires ont succombé et d'autres ont perdu leur santé sous ce labeur. Tout en m'enfonçant dans ces réflexions, j'ai aperçu une langue de feu flamber plus loin, qui ressortait sur le fond noir de la nuit. Voilà encore une église. Je connais bien l'endroit, pour l'avoir fait bâtir pendant mon remplacement de Rosaas lors de son séjour de trois ans en Norvège. Et je connais les chrétiens et les païens qui y habitent. Toutefois, quelque chose me tourmentait plus encore que les bâtiments en flammes. Je sentais brûler le feu de l'intérieur de la population, ce qui est plus terrifiant que le rouge du feu sur le ciel nocturne. Et les pauvres chrétiens ! J'en connais quelques uns qui ont été amenés à croire qu'il s'agissait d'une lutte de délivrance. D'autres s'y sont associés par peur de perdre leur vie, les autres enfin se sont enfuis. Les bâtiments en flammes, les congrégations dispersées et dissoutes. Là où les révoltés arrivaient, la destruction venait avec eux - comme les flammes dans l'herbe sèche. Comme les païens triomphent actuellement, en disant que leurs idoles et charmes sont plus forts que le dieu des chrétiens ! Voilà les idées qui me venaient à l'esprit pendant les heures que je passai sur la véranda. Je revoyais les années passées au " champ de mission " à Madagascar. A ce moment où j'étais seul avec le Seigneur qui m'avait appelé à cette tâche, j'ai rendu mes comptes devant lui. Quant à notre travail de mission à Madagascar, il m'était permis de garder l'espoir qu'il n'échouerait pas. Mais quant à la possibilité de nous sauver personnellement, je ne voyais pas de solution. Cependant, j'ai vu qu'il ne fallait pas " se fier à nous-mêmes, mais à Dieu qui ressuscite."

Dans cette situation, nous avons été témoins d'un aspect du caractère malgache que j'aimerais montrer aux amis de la mission. Un peu après minuit, 30 hommes sont arrivés dans la cour, et le chef m'a appelé. Voyant que c'étaient des gens de Masinandraina, je suis descendu aussitôt. Ils étaient accourus à mon secours et à celui de ma famille pour nous emmener à la capitale sans délai. Il fallait vite partir vers l'ouest pour s'échapper à la faveur de la nuit. En route, il y aurait des gens pour nous aider, ont-ils ajouté. Un instant, j'ai hésité, puis je me suis décidé. Il fallait se quitter. En les remerciant, je leur ai demandé de transmettre mes amitiés aux chers chrétiens de Masinandraina. À l'heure du départ, ils ont reçu la bénédiction. Très émus, ils m'ont tendu les mains avant de se remettre en route.

La révolte ayant été écrasée dans cette partie du pays, nous avons cru pouvoir nous remettre au travail. Mais voilà que nous nous trompons. Un temps de résistance de la part des catholiques est apparu pour l'église luthérienne. Il nous fallait viser avant tout à protéger nos paroisses et écoles contre leurs attaques constantes. Il s'agit d'une époque où nos meilleurs hommes devaient être prêts à souffrir pour leur foi. Comme on le sait, nombreux ont été ceux

qui l'ont soutenue fidèlement, malgré les tentatives tenaces pour la leur faire renier. Une paroisse étant fort menacée, je me suis chargé d'aider les paroissiens de mon mieux. Entre autre, il fallait garder l'espoir de meilleurs temps à venir. Quelques chrétiens étaient effrayés de ce qu'ils voyaient et entendaient. Nombreux étaient ceux qui étaient fâchés devant l'iniquité évidente. D'autres devenaient malheureux. On disait que les jésuites protégeaient les leurs, pourquoi les missionnaires [luthériens] ne faisaient-ils pas de même ? Ou encore, si seulement nous nous mettions en tête, ils voulaient bien volontiers diriger une attaque contre eux, les catholiques. Cependant, il nous était bien évidemment impossible de dire à nos paroissiens : " Allez détruire vos adversaires, nous vous soutiendrons ! " Tout au contraire, nous nous sommes contentés de les renvoyer aux saintes écritures et à l'exemple de Jésus : " Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. " (Matthieu 5,39). A cette époque-là, en conseillant ceux qui nous demandaient de l'aide, nous avons souvent cité 1 Pierre 3,9-18 et 4,12-19. Tout en ressentant les durs moments d'épreuve, nous avons en effet un peu plus compris les " paradoxes du mode d'enseignement de Jésus ". On a vraiment senti combien il est dur " de tendre l'autre joue ".

J'avais de la peine en observant de quels moyens de combat se servaient nos adversaires. On aurait dit que : " La fin justifie les moyens ". Pour commencer, ils se servaient de menaces. Si l'on voulait passer à l'église catholique ou si l'on donnait des promesses de le faire, tout irait bien. Ils accordaient surtout de l'importance à faire arrêter les gens, et utilisaient d'autres méthodes encore. Le but qu'ils cherchaient à atteindre par tous les moyens était évident, celui d'écraser l'église luthérienne à Madagascar par une attaque décisive, et de rendre le pays entièrement catholique. Evidemment, les nouvelles conditions politiques leur étaient bien favorables. Cependant, les chrétiens protestants montraient une bonne volonté remarquable à souffrir pour leur foi, une persévérance et une patience que leurs adversaires n'avaient guère prévu.

Ici au nord du Betsileo, le conflit avait pris une telle ampleur qu'il fallait prendre l'affaire en main. Heureusement, la province a eu un nouveau administrateur, le Capitaine Durand, un fonctionnaire rigoureux et juste. Un officier plus jeune, le Lieutenant Chr. Jacob, fût placé sous ses ordres à Sirabe pendant une période de 8 mois. C'était un homme très bienveillant envers nous, les Norvégiens. Son successeur, le Lieutenant Fagneux, avait lui aussi des égards pour nous, et la même attitude impartiale envers notre travail. Ici règne actuellement la liberté de culte. Les catholiques ne nous laissent pourtant pas la paix. Il n'y a rien à redire au fait que les jésuites profitent de leurs privilèges de citoyens français. En tant que tels, ils avaient le droit de prendre à leur service autant d'indigènes qu'ils le voulaient. Ces derniers étaient exemptés de payer la soi-disant " performance ", c'est-à-dire 1500 frcs annuels pour éviter la corvée. Bien évidemment, ce privilège était mis à profit de manière optimale. Par conséquent, le Gouverneur Général Gallieni a récemment dû le réguler et le limiter en introduisant de strictes directives. Les jésuites ont pourtant toujours de nombreuses personnes à leur service. Ils choisissent des hommes d'importance dans les régions pour profiter de leur influence. À ce qu'on dit, ils s'engagent dans de grandes plantations, ce qui leur permet d'employer un grand nombre d'ouvriers. Et bien entendu, il y en a assez de gens qui entrent à leur service pour éviter la corvée, que l'on déteste plus que tout. Celle-ci consiste essentiellement à porter des provisions pour l'armée à Betsiriry. Pour ceux qui n'ont pas encore eu la fièvre, une telle expédition entraîne la mort à coup sûr. À cet égard donc, les jésuites avaient l'avantage par rapport à nous " les étrangers ". Cependant, les jésuites n'osent plus présenter " le service chez les étrangers " comme un acte puni par la loi. Mais ils n'en font pas moins ressortir leur position privilégiée pour nous déprécier et nous rendre suspects. Leurs instituteurs et leurs

adhérents les plus fanatiques utilisent ce moyen pour s'élever au-dessus de notre " prière ". Depuis longtemps, les catholiques ont voulu la peau des hommes d'influence de nos congrégations, surtout les pasteurs. Ils ont fait des tentatives pour les forcer à porter des fardeaux à Betsiriry, ce qui signifiait une question de vie ou de mort. L'an dernier, le fonctionnaire français a obtenu pour eux un arrangement : ils pouvaient louer des porteurs professionnels. Cette année, les instituteurs et les élèves de l'école supérieure de la Station, ainsi que les pasteurs et les plus vieux paroissiens, ont eu la promesse d'être exemptés de la corvée contre une taxe de 1500 frcs. J'avais déjà envoyé au fonctionnaire local français les informations nécessaires. Or, voilà qu'une nouvelle résolution a annulé la première. Actuellement, il leur faut tous faire la corvée. Et je ne sais plus comment faire marcher nos écoles. Il est vrai que le service de la corvée est réduit à 30 jours par an. Mais porter les fardeaux à Betsiriry est toujours aussi dangereux. Espérons qu'il sera possible de le faire en saison sèche.

Les jésuites cherchent toujours à protéger leurs gens. On verra s'ils y réussiront. On sait bien qu'ils cherchent de l'aide auprès des autorités. Pour le moment, il leur faut se modérer un peu dans la région de Vakinankaratra, et se limiter à rechercher l'influence chez les fonctionnaires subalternes malgaches. J'ai eu l'occasion d'observer les méthodes grâce auxquelles ceux-ci agissent comme des instruments des jésuites. À de rares exceptions près, les petits gouverneurs (analogue au *lensmann*¹ en Norvège) dans cette province sont effectivement des luthériens. Dès que l'occasion se présentera, les jésuites en profiteront pour les destituer et les remplacer par des catholiques. Tout récemment, on a fait une tentative à l'égard d'un des plus compétents des petits gouverneurs de ce district. C'est un brave homme, je crois, puisqu'il est élève de l'École Normale à Masinandrana. Tout d'abord, on s'est servi de la méthode la plus utilisée, celle de la menace. Mais, puisque les mesures restaient sans effet, on a porté des accusations violentes contre lui. Les catholiques avaient déjà un candidat à portée de main. Le Lieutenant Fagneux a fait subir un interrogatoire et a examiné à fond l'affaire, qui a résulté dans l'acquiescement du gouverneur. Les instituteurs catholiques n'abandonnèrent pas la partie, et lui dirent qu'il ne serait pas en sécurité tant qu'il resterait luthérien. Et que dès qu'il deviendrait catholique, il ne serait plus l'objet de poursuites.

Les moyens dont se servent les jésuites pour anéantir le protestantisme ne sont pas toujours faciles à découvrir. Parfois, ils sont néanmoins assez visibles. Ainsi, comme j'en ai déjà parlé, les catholiques ont bâti de petites maisons de réunion juste à côté des nôtres, ceci pour perturber l'enseignement et le service du dimanche. Le jésuite d'ici a même essayé de bâtir tout près de l'église de la Station. Il a fait une demande pour avoir le terrain où se trouve la maison de notre pasteur. Bien que le terrain soit déjà occupé et qu'il ait été acheté par frère Rosaas, le jésuite a déclaré qu'il n'en savait rien ! Il nous a fallu engager des négociations avec les autorités françaises, et il n'a pas réussi à mettre la main sur ce terrain. Pour le moment, il paraît qu'il a lâché prise parce qu'il a trouvé un autre endroit – une partie du terrain où se trouvait l'ancien bâtiment de l'école de la Station. Après la révolte, elle a servi de caserne, puis nous a été rendue. La grande salle est pourtant toujours utilisée par des Français quand besoin est. Pendant la saison sèche, une unité française en route pour Betsiriry a été cantonnée dans l'école. C'était au sujet de cette école que j'ai eu les premières négociations avec le lieutenant Chr. Jacob dont j'ai parlé plus haut. Le cas fut réglé d'un commun accord : j'ai mis l'école à la disposition des autorités françaises, et en échange, la Société a reçu un beau terrain entre la Station et la cimetièrre. L'ancienne maison était grande, mais elle avait un fâcheux défaut. Le mur vers l'est était délabré.

¹ Qu'on a déjà traduit plus haut par " chef de la police ". AVB

[Page 11 : Des problèmes concernant la construction d'un nouveau bâtiment d'école à cause de la pluie et du manque d'ouvriers.]

Le manque de maisons, partout, comme résultat des incendies allumés pendant la révolte, nous gêne beaucoup dans notre travail. Une classe supérieure, dirigée par Mlle Théodora Rosaas, se tient dans la maison du pasteur Rajaona. Jusqu'à nouvel ordre, les autres classes se serrent dans l'église. Dans les districts de campagne règnent des conditions identiques. Il nous faut faire de gros efforts pour remettre en état de marche les maisons auxquelles le feu avait été mis.

En plus, il y a la famine. Le peuple en a beaucoup souffert. Le prix de riz et d'autres aliments nécessaires a été multiplié par cinq ou par dix par rapport à celui des dernières années. Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu des gens qui sont morts de faim, mais j'ai vu des gens manger de l'herbe. En faisant le tour du district, j'ai vu des corps amaigris partout. Les chrétiens ont fait des efforts pour leur venir en aide. Mais cela n'a pas servi à grand-chose. Le fait que la famine a ralenti notre travail est évident. La plupart des enseignants auxiliaires, et même les instituteurs, qui gagnent mieux, ont une rétribution insignifiante de la Société pour leur travail. Il leur faut donc trouver une occupation accessoire pour soutenir leur famille, en plus de cultiver un champ pour la nourriture.

Le Gouverneur Général Gallieni a rendu le français obligatoire dans les écoles depuis le 16 octobre, ce qui n'empêche pas les écoles privées luthériennes de rester marquées par l'enseignement religieux. Quand les enfants sont rassemblés, on commence, comme d'habitude, par l'éducation religieuse et on continue avec les matières laïques. Le premier vendredi du mois, les instituteurs et les pasteurs, ainsi que les vieux de la congrégation, se réunissent à la Station. Après un cantique, les textes de dimanche suivant sont lus. J'en donne un bref commentaire. Puis j'explique une période de l'histoire biblique. Parfois, un pasteur qui a assisté à mon cours à l'École Normale le fait à ma place. On présente aux instituteurs des passages de l'histoire biblique pour l'enseignement de la semaine suivante. Je montre comment enseigner à nos élèves. Finalement, nous discutons du travail pour le Royaume de Dieu dans les paroisses et les écoles. Je leur fais part de mes expériences lors des visites dans les paroisses, tout en indiquant ce qu'il faudrait corriger ou en appréciant les progrès. - Dans les écoles, on a actuellement terminé le Nouveau Testament. Quelques écoliers viennent d'être inscrits et n'ont pas encore de livres d'histoire biblique. Certains enseignants ne sont pas assez compétents. À part tous ces commentaires, il faut préciser que le travail d'enseignement constitue une fraction très importante de notre Mission. À présent comme avant, c'est une bénédiction pour le peuple, surtout pour la nouvelle génération. J'ai toujours souligné combien il est important de procurer des livres aux enfants. À part les livres qui sortent de notre imprimerie dans la capitale, je n'ai pas pu avoir tout ce qu'il nous faut. Il ne semble pas que l'année prochaine sera meilleure de ce point de vue. Dans cette Station, on a vendu pour 1 382 frcs de matériel scolaire. J'aurais pu en vendre davantage.

Comme je l'ai précisé plus haut, nos écoles restent des écoles privées. Les autorités ont exigé de nous que nous enseignions aux écoliers à lire, à écrire et à calculer. À part cela, nous sommes laissés libres. Auparavant, les instituteurs étaient exemptés de corvée, mais actuellement, il leur faut la faire comme tout le monde. Dès l'âge de 16 ans, les élèves y sont soumis aussi. Des écoles publiques sont établies à Sirabe et Betafo. Espérons que les autorités comprendront la nécessité, au nom de la liberté et de la justice, de rendre quelque chose en échange des exigences qu'ils ont posées.

Dans le récit précédent, j'ai essayé de vous dresser un tableau des paroisses pendant une période de luttes et de détresse. Maintenant, je vous parlerai plutôt de l'état interne des congrégations. Il semble qu'une époque pleine d'obstacles ne freine pas le travail du Seigneur, tout au contraire. Justement au moment des détresses les plus graves, 79 personnes ont été incluses dans la congrégation par le baptême. En tout, le nombre se monte à 416 pour l'année. Lorsque des gens adultes ont demandé à être baptisés, et quand des parents ont porté leurs enfants au baptême, nous avons vu cela comme un acte de confession, un témoignage de la présence de Dieu et de sa puissance. D'autre part, il n'est pas étonnant que la fréquentation de l'église ait diminué dans ces épreuves extrêmes. À présent, elle a pourtant augmenté. Certains dimanches, des congrégations ont eu des réunions en commun, où 5 à 600 personnes sont assemblées, surtout des chrétiens. Comme d'habitude, les gens restent après le service ordinaire pour écouter de brefs discours ou participer aux discussions sur le travail de la congrégation. Entre les discours, les congrégations chantent un cantique chacune à leur tour. Ces réunions ravivent le sentiment de communauté entre le missionnaire, les pasteurs et les paroissiens sur le fond commun et personnel de la foi.

Les pasteurs ont fait leur travail comme d'ordinaire. Ils tiennent un journal sur leurs activités que j'examine avec eux chaque mois. À ces occasions, je parle avec chacun des pasteurs de son travail dans la paroisse. Quand il faut changer quelque chose ou se concentrer davantage le travail, je le note dans le journal. Les pasteurs Rajaona, Daniel, Salomon et Zefanias ont fait des progrès qui dépassent toute attente dans une période extrêmement difficile. Les deux autres pasteurs, Filipo et Rarijaona, ont travaillé dans des conditions très difficiles, surtout Rarijaona. Sa paroisse se trouve dans une région où le paganisme a consolidé son bastion de jadis. L'endroit cachait également le nid des insurgés. Après la bataille à Sirabe, il y avait des blessés ou des morts dans chaque maison. On a observé dernièrement le changement qui s'y opère. Environ 100 personnes, femmes et hommes, se sont présentés pour la formation de catéchumène, ce qui est très encourageant dans ces dures épreuves. Nous sentons que la parole de Dieu ne retournera pas à vide. L'évangile contient la puissance de la béatitude divine.

Les détresses ne diminuent pourtant pas, même si elles prennent de nouveaux modes d'expression, avec actuellement des moyens plutôt extérieurs. Je fais allusion, bien entendu, à la civilisation européenne dans les colonies. Une maison peut en effet tenir debout inébranlable sous de violentes tempêtes, mais elle n'en risque pas moins les dégâts des gouttes d'eau quotidiennes et de l'humidité constante. Il en est ainsi des édifices "de pierres vivantes" ici à Madagascar. À chaque instant, on est exposé à tout ce qui paraît séduisant pour les jeunes. Il s'agit des endroits qui se développent aux points cruciaux de la nouvelle civilisation. À présent, il nous faut considérer ce que nous devons faire pour la jeune génération. Nos jeunes hommes peuvent toujours acquérir une éducation supérieure pour saisir ce qui est favorable dans la nouvelle culture et s'en servir pour un futur poste. À cet égard, les jeunes femmes sont moins favorisées, me semble-t-il. Voici une tâche exigeante, entre autres, pour les congrégations de mission en Norvège. Pour être capable de maîtriser la situation, il nous faut plus de femmes ici dans la Mission. Vu les circonstances, il est bien évident qu'une collaboration entre la mission en Norvège et celle d'ici est indispensable. Je parle ici d'une collaboration entre les envoyés du Seigneur, fondée dans la confiance et l'amour mutuel.

Je vous adresse la demande, à vous en Norvège qui travaillez pour la mission, de vous souvenir dans vos prières de nous autres au "champ de mission". Oui, le Seigneur nous a témoigné la grâce de nous guider. Que nos expériences soient une bénédiction pour notre vie

spirituelle selon sa volonté. En ce cas, ce que nous avons éprouvé sera fructueux pour l'oeuvre du Seigneur dans ce pays. Avec l'assurance que vous là-bas, qui avez eu la vocation de diriger la Société, vous portez notre travail auprès de notre Seigneur, je vous présente mes salutations fraternelles. Respectueusement, Lars Vig.

Le 15.04.1898. Sirabe.



L'intérieur du Temple d'Ambatovinaky en 1877.

Photo: IMP-NMS-frame-015

**(En bas) Le même Temple en 1901
"ISANTAONA". Le Pasteur Rajaona
d'Antsirabe sur la chaire.**

Photo: IMP-NMS-A06-387

